

# SCHILLER PUBLICISTE

## SCHILLER ALS PUBLIZIST

Études réunies par Raymond Heitz & Roland Krebs

Herausgegeben von Raymond Heitz & Roland Krebs



.....



PETER LANG

# SCHILLER PUBLICISTE

## SCHILLER ALS PUBLIZIST

Études réunies par Raymond Heitz & Roland Krebs

Herausgegeben von Raymond Heitz & Roland Krebs



.....



PETER LANG

# Avant-propos

«Schiller publiciste»! On ne saurait dire que cette thématique ait particulièrement préoccupé la recherche schillérienne jusqu'à présent. Malgré l'existence de nombreuses études particulières, on est bien obligé de constater que ce domaine d'activité de Schiller, considéré dans son ensemble, n'a que rarement reçu l'attention qu'il mérite.<sup>1</sup> La «Publizistik» ne jouirait-elle pas du même prestige que la scène ou le livre ? Il est fort possible que les périodiques continuent de pâtir d'une sorte de discrédit, conscient ou non, dû à l'hétérogénéité de leur contenu, aux disparités qualitatives des contributions, aux motivations pratiques de leur création, alors même qu'il ne paraît plus guère pertinent de chercher à caractériser la vie littéraire d'une époque dans sa dimension concrète ou de viser à reconstituer avec précision les lignes de force d'un champ littéraire et intellectuel sans le recours à «l'instrument périodique». L'espace germanique de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle offre de cette réalité une illustration particulièrement éloquent. Son extension, sa densité et sa diversité confèrent au paysage médiatique allemand un caractère unique en Europe. La multiplication spectaculaire des revues y constitue, avec la

- 1 Les travaux pertinents et les débats y afférents sont référencés en détail dans les notes des contributions. On se contentera ici de renvoyer d'une part aux études anciennes, rapides et sélectives, mais pionnières en leur temps, de Jakob MINOR: *Der junge Schiller als Journalist. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Zeitungswesens*. In: *Vierteljahrsschrift für Literaturgeschichte* 2 (1889), pp. 346-394 et de Hermann MÜLLER: *Schillers journalistische Tätigkeit an den «Nachrichten zum Nutzen und Vergnügen» im Jahre 1781*. Inaugural-Dissertation Ludwig-Maximilians-Universität München. Stuttgart: Kohlhammer 1915. D'autre part, on notera, entre autres, les chapitres pertinents des publications récentes suivantes: Michael GROSS: *Ästhetik und Öffentlichkeit. Die Publizistik der Weimarer Klassik*. Hildesheim/Zürich/New York 1994 (Germanistische Texte und Studien 45), notamment le chapitre II.1: *Der Publizist Schiller*, pp. 72-96; Manfred MISCH: *Schillers Zeitschriften*. In: *Schiller-Handbuch*. Hg. von Helmut KOOPMANN in Zusammenarbeit mit der Deutschen Schillergesellschaft Marbach. Stuttgart: Kröner 1998, pp. 743-757; Peter-André ALT: *Schiller. Leben – Werk – Zeit*. 2 Bde. München: C. H. Beck 2000, Bd. 1, pp. 488-512; Bd. 2, pp. 191-208, 329-344 et *passim*; Georg KURSCHIEDT et Michael HOFMANN: *Kritiken und publizistische Schriften*. In: Matthias LUSERKE-JAQUI (Hg.): *Schiller-Handbuch*. Stuttgart: Metzler 2005, pp. 491-527.

théâtromanie, un des phénomènes majeurs. Dans ce paysage intellectuel, polycentrique jusqu'à la dispersion, les périodiques ont un statut d'outil de communication privilégié et de vecteur de la vie intellectuelle des plus révélateurs; ils favorisent et stimulent l'échange; ils sont le substitut idéal du salon et du cercle de discussion. L'*Aufklärung* les considère comme un instrument essentiel permettant de combiner divertissement, instruction et formation des lecteurs. Le changement de statut de l'écrivain, la commercialisation des productions de l'esprit et les modifications affectant la pratique de la lecture créent, par ailleurs, la base socioculturelle et économique de l'essor des revues.

Schiller, sa vie durant, a eu à faire aux périodiques. Rappelons que c'est une revue souabe, éditée par son maître Balthasar Haug, qui fit paraître ses deux premiers poèmes publiés. Quant à son activité journalistique, il y fit ses premières armes en assumant le modeste travail de rédacteur de la *Mäntlerische Zeitung (Nachrichten zum Nutzen und Vergnügen)* durant l'année 1781. Mais, dès le début de l'année suivante, il lança, avec d'anciens condisciples et son maître Abel, sa première revue indépendante, le *Württembergisches Repertorium der Litteratur* qui amorce une longue série allant jusqu'aux *Heures* parues de 1795 à 1798 et à l'*Almanach des Muses* qui, créé en 1796, ne s'arrêtera qu'en 1800. Si l'on ajoute à ces données que, sous des titres variables, la *Thalia* a paru de 1785 à 1795, on constate que, de 1785 à 1800, Schiller a, sans interruption, été en charge d'une revue. Outre ses responsabilités éditoriales, il convient de souligner sa collaboration à des périodiques dirigés par d'autres et dans lesquels il a recensé des livres et pratiqué la critique théâtrale. On observera par ailleurs le nombre considérable de ses œuvres majeures qui ont paru pour la première fois dans une revue.

En 2005, l'année de la commémoration du deux centième anniversaire de la mort de Friedrich Schiller, il ne paraissait donc pas inopportun d'organiser un colloque consacré exclusivement à son activité de publiciste indûment négligée et qui nous semble mériter l'analyse au même titre que d'autres domaines, bien souvent visités déjà. Ainsi, l'«Equipe XVIII<sup>e</sup> siècle» du CEGIL (Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine), issu du CEPLA (Centre d'Etude des Périodiques de Langue Allemande), ne perdait-elle pas de vue sa vocation première – la contribution à l'exploration du champ immense que dessinent les périodiques

allemands des Lumières au Romantisme – en organisant en collaboration avec l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) un colloque international qui s'est tenu les 13 et 14 octobre 2005 au Château de Klingenthal. Le présent volume réunit les Actes de cette manifestation.

Les périodiques étant inséparables du contexte local et national dans lequel ils s'inscrivent, on ne sera pas étonné par la fréquente évocation du champ littéraire de l'Allemagne du Sud-Ouest dans les analyses des premières revues<sup>2</sup> de Schiller ni par les références, non moins nombreuses, au contexte national dans les études consacrées aux suivantes. Les motivations du publiciste, en particulier sa stratégie pour prendre pied dans ces champs littéraires, voire pour tenter d'y conquérir une position hégémonique, en tout cas pour acquérir un capital symbolique et économique par la direction d'un périodique, appréciée comme un puissant levier, sont autant d'aspects qui ont bénéficié d'une attention particulière. Nombreux sont donc les contributeurs dont la réflexion se nourrit tout naturellement des concepts élaborés par la sociologie littéraire, en particulier celle de Pierre Bourdieu.

Le livre se divise en quatre sections. La première traite d'aspects généraux de l'activité de Schiller en qualité d'éditeur et/ou de collaborateur de revues.

C'est dans une période caractérisée par le «sacre» de l'écrivain et le poids accru de l'opinion publique que Schiller se lance à la conquête de la notoriété littéraire. Non dénué de talent pour l'autopromotion et doté d'un sens aigu du marché, il joue habilement, dans sa jeunesse, de l'image de rebelle qu'il se forge, pour attirer l'attention du public, ce public qu'il faut absolument conquérir parce que dorénavant la réussite d'une

2 On trouvera un aperçu panoramique des revues de cette région dans: *Sçavantes Délices. Périodiques souabes au siècle des Lumières*. Publiés sous la direction de Pierre GRAPPIN et Jean MOES. Paris: Didier Erudition 1989. On consultera aussi avec profit Gunter VOLZ: *Schwabens streitbare Museen. Schwäbische Literatur des 18. Jahrhunderts im Wettstreit der deutschen Stämme*. Stuttgart: Kohlhammer 1986 (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg. Reihe B. Forschungen. Bd. 107), et, du même auteur: *Das Licht und die Lichtschere. Produzierte und rezipierte Literatur in der süddeutschen Publizistik 1750-1790*. Tübingen: Stauffenburg 1999 (Kultur-Kreise/Aires culturelles. Bd. 3).

carrière littéraire est tributaire de sa faveur. Cependant, le capital symbolique acquis – la notoriété – est mis au service de l’engagement d’un écrivain qui croit à la force et à l’efficacité du discours public, donc au pouvoir de l’homme de lettres, et qui, revendiquant par la bouche du Marquis Posa la liberté de penser, entend par là, à l’instar de Kant, celle de communiquer (Jean Mondot).

La conception et la pratique de la critique littéraire observables chez Schiller sont caractérisées à l’aide de quatre exemples empruntés à des périodes différentes: le «meurtre symbolique» de Stäudlin, le compte rendu critique de l’*Egmont* de Goethe, la polémique avec Bürger, la recension bienveillante et élogieuse de la poésie de Matthison. Schiller applique aux œuvres recensées des concepts normatifs qui le conduisent, dans la majorité des cas, à constater qu’elles ne répondent pas à ses exigences. Les critiques servent en fait à la clarification de ses propres positions poétologiques; mais à ses jugements – qui se prétendent objectifs – se mêlent presque toujours des arrière-pensées stratégiques: tentatives d’exclusion du champ littéraire de rivaux déplaisants et dangereux (Stäudlin, Bürger) d’une part, et, en revanche, louanges exagérées d’alliés potentiels ou de *minores* dont il n’a pas à craindre la concurrence, d’autre part (Manfred Misch).

Le même souci stratégique s’observe dans les almanachs poétiques de Schiller (l’*Anthologie de 1782*, l’*Almanach des Muses de 1796-1800*) qui, en dépit des apparences, sont instrumentalisés au profit de sa politique littéraire. En dénonçant la fausse popularité et la prétendue spontanéité d’un Bürger au nom de la nécessaire idéalisation, Schiller ne se contente pas d’énoncer les principes du classicisme allemand naissant, il assoit aussi son pouvoir symbolique dans le champ littéraire: il s’arroge le droit de décerner ou de refuser le label de poète authentique. Par ailleurs, les principes de l’esthétique classique s’avèrent n’être nullement en contradiction avec la professionnalisation du métier d’écrivain, ni avec la commercialisation de la production littéraire, même si c’est là une réalité systématiquement occultée par Schiller dans ses prises de parole publiques, ses réflexions sur ce sujet étant réservées à sa correspondance et à ses propos privés (York-Gothart Mix).

Dans le domaine du théâtre se perçoit la même attention aux aspects économiques du métier littéraire. Schiller se révèle être un homme

d'affaires avisé parce que, écrivain vivant presque exclusivement de sa plume, il se voit obligé de défendre ses intérêts face aux éditeurs et aux directeurs de théâtre. Dans les stratégies mises en œuvre, l'instrument périodique joue un rôle important. Ainsi, il lui arrive – à l'exemple de Wieland – de publier d'abord dans une revue et sous forme de feuilleton une œuvre dramatique qu'il confiera ensuite à un éditeur (*Don Carlos* paraît dans la *Thalia*). Dans sa jeunesse, il n'hésite pas à rédiger et à diffuser des critiques anonymes de ses propres œuvres pour mieux les protéger contre d'éventuelles attaques (*Les Brigands*), tandis qu'auteur dramatique «arrivé», il pratique une promotion personnelle polymorphe. Les textes théoriques remplissent, dans cette perspective, une fonction primordiale semblable à celle des critiques dramatiques: ils visent à asseoir la légitimité de ses propres productions littéraires (Nina Birkner).

La seconde section est consacrée aux activités de publiciste déployées par Schiller de 1782 à 1795, année de la fondation des *Heures*.

Si sa participation à la *Müntlerische Zeitung* se réduisit à un modeste travail de rédaction et de réécriture, il en alla tout autrement pour le *Wirtembergisches Repertorium der Litteratur* dont il fit une véritable revue de combat. Sa principale victime fut son grand concurrent littéraire dans l'espace souabe, Gotthold Friedrich Stäudlin. Schiller ne recula pas non plus devant l'ingratitude insolente vis-à-vis de Balthasar Haug qui avait accompagné ses premiers pas dans sa carrière d'écrivain. Manifestement, il s'agit pour Schiller de prendre pied dans la société locale des gens de lettres, et cette première entreprise de presse ne prend tout son sens que mise en relation avec le champ littéraire et intellectuel de l'espace wurtembergeois et souabe qu'elle vise à modifier (Gunter Volz).

Parmi les entreprises éditoriales de Schiller, le *Wirtembergisches Repertorium der Litteratur* est sans doute l'une des plus méconnues. Apparemment, cet organe fait partie de ces «revues territoriales» de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces publications «éclairées» qui limitent leur audience à un territoire donné et combinent patriotisme local, patriotisme national et cosmopolitisme. Or, le *Repertorium*, né de la volonté de quelques jeunes gens de s'introduire dans la société littéraire wurtembergeoise, annonce certes un programme conforme à ce type de revue, mais le contenu révèle, au contraire, une volonté de rupture, met en œuvre une stratégie

propre à créer la surprise et à attirer l'attention par la nouveauté. Ce périodique offre en particulier à Schiller l'occasion de pratiquer une critique littéraire riche en formules spirituelles et ironiques, qui ne recule pas devant l'autodérision, dans un mélange de sérieux et de jeu qui révèle un écrivain de race (Wilhelm Haefs).

Le projet d'une *Dramaturgie de Mannheim*, tel que Schiller l'expose à Heribert von Dalberg le 2 juillet 1784, reprend le modèle de la *Dramaturgie de Hambourg* de Lessing et sans aucun doute aussi celui de la *Mannheimer Dramaturgie* d'Otto von Gemmingen (1777-1778). Une publication de ce type est destinée à accompagner et à promouvoir le développement d'une «scène-modèle» allemande telle qu'on la conçoit à l'époque dans le contexte général de l'aspiration à un «théâtre national». Le cadre de l'entreprise étant le milieu culturel de Mannheim, l'échec du projet confirme les difficultés qu'éprouve Schiller à s'y faire accepter et atteste le décalage entre sa propre pratique théâtrale et l'esprit du théâtre local (Lesley Sharpe).

Le répertoire du Théâtre National de Mannheim prévu pour la *Dramaturgie* ne paraîtra que dans la revue suivante, la *Rheinische Thalia*. Même si elle n'a connu qu'un unique numéro en 1785, cette revue eut au moins le mérite d'exister. Elle est surtout remarquable par son *Annonce*. Celle-ci contient, ce qui est tout à fait inhabituel, une esquisse autobiographique qui retrace la jeunesse de l'auteur, relatant notamment l'éducation reçue sous la férule du duc Charles-Eugène. Ce texte est plus qu'une simple *captatio benevolentiae* destinée au public, c'est aussi un exercice d'analyse psychologique où l'auteur des *Brigands* applique à son propre cas la méthode psychogénétique, d'ordinaire réservée à ses personnages. L'on retrouve cette orientation anthropologique dans le programme même de la revue tout comme dans les textes sur le théâtre qui lui sont contemporains (Gilles Darras).

La *Rheinische Thalia* se transforma en *Thalia*, pour devenir, à partir de 1792, la *Neue Thalia*. Les intentions et les ambitions de Schiller se modifient à présent: il essaie de s'entourer d'une véritable équipe de collaborateurs, dépasse le cadre régional et vise une audience nationale. La *Neue Thalia* se voue avant tout à l'histoire, à la littérature (drame, narration, poésie) et à la réflexion esthétique, ce qui entraîne inévitablement une réduction du public intéressé. Dans son programme, son fonc-

tionnement et même dans ses difficultés (tiédeur des collaborateurs, érosion du public), elle présente le caractère d'une revue de transition qui préfigure *Les Heures* (Michel Grimberg).

La troisième et la quatrième section de l'ouvrage sont centrées sur les *Heures*. La place privilégiée dont bénéficie cette revue se justifie par l'ambition du programme qu'elle affiche et les espoirs que Schiller plaçait dans sa réalisation: historiquement, elle est au cœur du projet de création d'un classicisme allemand. L'attention des contributeurs a été retenue successivement par les aspects généraux, les collaborateurs, la réception et le contexte de cet organe.

Une fois encore, contrainte économique, stratégie littéraire et ambition théorique s'imbriquent intimement. L'étroite collaboration avec Goethe fait des *Heures* un des instruments de la politique littéraire des classiques weimariens. L'échec relatif de leur dessein n'en fut que plus amèrement ressenti par Schiller. Conçue pour rassembler l'élite des écrivains allemands autour d'une revue qui ambitionnait de se substituer à toutes les autres, l'entreprise se solda paradoxalement par un isolement accru des «Dioscures». Déçus et blessés par l'hostilité d'une grande partie de la critique et l'indifférence du public, ils adoptent envers ce dernier une attitude hautaine, en même temps qu'ils engagent contre leurs collègues écrivains la violente campagne polémique des *Xénies* (Roland Krebs).

Il existe une remarquable continuité dans les programmes annoncés par les revues successives de Schiller, toutes se voulant consacrées à «l'ennoblissement de l'esprit humain» par l'esthétique, la philosophie et l'histoire. Les *Heures* prennent donc tout naturellement la suite de la *Neue Thalia*, le principal changement étant la volonté de Schiller de trouver pour ce nouveau périodique ce qui lui avait toujours fait défaut: un cercle de collaborateurs éminents et productifs. Mais Schiller s'écartait des intérêts d'une grande partie du public en défendant un idéal d'éducation inscrit dans le droit fil des Lumières, alors que l'opinion publique se passionnait pour l'actualité politique. La fonte progressive du public devait révéler qu'au fond la «période de l'art» était close. La conception élitiste de la revue condamnait Schiller à n'écrire que pour un cercle étroit d'initiés: l'échec des *Heures* était inévitable (Helmut Koopmann).

Les *Heures* ont compté des collaborateurs célèbres dont le plus illustre, Goethe, a fourni au périodique, durant la première année de sa parution, des textes importants et qui ne sont pas sans relation avec le projet général de la revue. L'opposition entre les conceptions de Goethe et celles de Schiller a souvent été exagérée par une critique sans doute insuffisamment attentive au ton ironiquement distancié de l'aîné. Les contributions de Goethe (les *Epîtres*, si souvent négligées par la recherche, l'essai *Sans-culottisme littéraire*, les *Entretiens d'émigrés allemands*, les *Élégies romaines*, sans oublier la traduction de l'*Essai sur les fictions* de Madame de Staël) constituent en fait un dialogue critique avec l'éditeur Schiller et surtout avec le public sur lequel, sous des masques divers, Goethe essaie d'influer, cherchant à lui communiquer son idéal de sociabilité, de tolérance et de renoncement. Il ne sera cependant compris que d'un petit nombre (Gonthier-Louis Fink).

Dans sa définition des éléments masculin et féminin, l'essai sur la différence des sexes, dû à la plume de Wilhelm von Humboldt et publié dans les *Heures* en 1795, reste certes fidèle à la distribution traditionnelle des rôles dans la société de l'époque, mais il n'en témoigne pas moins d'une valorisation de la féminité. Surtout, il tire son importance de sa quête d'un fondement naturel pour l'idéal classique: la liberté est inscrite dans l'organisation même de la Nature. Ce texte hautement spéculatif sera souvent accusé d'être abscons et sera instrumentalisé dans le procès qu'une partie de la critique intentera aux *Heures* (Anne Feler-Feuchter).

Fichte, autre collaborateur illustre de la revue, fournira deux articles dont le second, refusé par Schiller, sera l'occasion d'une rupture éclatante. Les différentes étapes de cette polémique révèlent des divergences de fond entre les deux hommes. C'est en particulier en récusant l'idée même d'éducation esthétique que Fichte conteste Schiller sur son propre terrain. La rupture était inévitable, mais si la querelle le priva d'un collaborateur prestigieux, elle permettra aussi à Schiller de préciser sa conception de l'écriture et de définir le style convenant à l'essai philosophique (Catherine Julliard).

Parmi les collaborateurs des *Heures*, on dénombre six femmes, différentes par l'âge, la condition sociale et le parcours de vie, mais que la sociologie littéraire permet de traiter comme un groupe homogène. On peut s'interroger sur les motivations de Schiller qui, à partir d'un certain

moment, fait appel à ces collaboratrices. Des raisons pratiques ont certainement joué un rôle non négligeable: il s'agissait en effet de remédier à la pénurie persistante de contributions, de faire des concessions au goût du public, voire de gagner le nouveau lectorat féminin. Mais ni Goethe ni Schiller ne sont prêts à accorder le statut d'écrivain authentique aux femmes qu'ils publient, leurs productions ne répondant pas – en dépit de leurs mérites – à la définition d'une littérature classique conforme aux vœux des «Dioscures». Bien que faisant figure de dilettantes à leurs yeux, ces collaboratrices s'inscrivent dans le mouvement qui conduit à l'émergence d'une écriture féminine professionnelle (Anne Wagniar).

L'accueil dont les revues contemporaines gratifient les *Heures* confirme l'absence d'enthousiasme qui ressort de la critique. En annonçant sans ambages son intention d'assurer à sa revue une position hégémonique dans le champ littéraire, Schiller ne pouvait qu'inquiéter ses principaux concurrents. Sa stratégie éditoriale un peu trop habile et l'arrogance que ces derniers crurent percevoir dans l'*Annonce* les firent souvent passer de l'inquiétude à l'hostilité ouverte. Le refus de Schiller d'aborder les questions politiques brûlantes et davantage encore l'attitude jugée peu objective de Goethe face à la Révolution française constituèrent des griefs supplémentaires. Par ailleurs, dans un paysage dominé par les revues «éclairées», l'affirmation de l'autonomie de l'art – qui ne devrait se soucier ni d'utilité sociale ni de finalité morale ni de «popularité» – ne pouvait être acceptée sans discussion. C'est l'isolement des classiques weimariens que révèle crûment la réception réprobatrice des *Heures* (Raymond Heitz).

Pas plus que les *Heures*, l'*Athenaeum* des frères Schlegel ne réussit à se maintenir durablement dans le paysage des périodiques. Il existe toute une série d'analogies entre les deux revues: le programme, l'ambition critique et normative initiale, le désir de combiner poésie et science, le décalage entre contenu annoncé et contenu réel, la rapide usure de l'entreprise. Ce faisceau de convergences peut conduire à relativiser l'opposition entre classicisme et romantisme et à considérer les deux organes comme des produits typiques de la décennie classico-romantique (Roger Paulin).

Parmi les revues schillériennes, c'est l'*Almanach des Muses*, publié de 1796 à 1800, qui détient le record de longévité. Comparé à d'autres

almanachs de l'époque, ce périodique présente un profil singulier: il apparaît comme une entreprise parallèle aux *Heures*, comme leur pendant poétique et l'illustration pratique des principes esthétiques exposés dans ces dernières. Goethe pèse d'un poids considérable sur le contenu et le profil de cette publication: grâce à son concours, ce qui aurait pu n'être qu'un florilège poétique de plus, devint un instrument de la politique littéraire des «Dioscures». Il s'agissait moins d'encourager et de promouvoir de jeunes talents – ce que fit d'une manière exemplaire un Boie – que de s'affirmer et d'intimider collègues et lecteurs. On retrouve là un trait spécifique des classiques weimariens dans leur pratique de publicistes (Wolfgang Bunzel).

Les apports que le présent ouvrage soumet à la communauté scientifique sont loin d'épuiser le sujet. La richesse de la matière, sa diversité et la multiplicité des perspectives encore envisageables font apparaître bien des voies encore inexplorées. Ainsi – pour ne donner qu'un exemple –, les contributions parues dans les *Heures* et consacrées à l'histoire ou aux beaux-arts mériteraient-elles sans conteste un examen approfondi. En dépit des questions encore ouvertes, les travaux ici réunis font non seulement apparaître sous un jour nouveau l'engagement de Schiller dans le domaine de la «Publizistik», mais ils concourent à préciser et à corriger l'image réductrice du poète et penseur idéaliste détaché des contingences matérielles. Bien informé des nouvelles règles du marché littéraire, conscient de sa valeur jusqu'à l'arrogance, combatif jusqu'à l'agressivité, Schiller se jette avec le même enthousiasme dans chaque nouvelle entreprise de presse qui doit établir ou conforter son pouvoir intellectuel dans la République des Lettres. Mais on constate aussi qu'après un délai variable, il exprime doutes, fatigue et ennui. Car au fond, il sait bien que sa véritable vocation est l'écriture, les périodiques servant au premier chef à lui fournir ce capital économique et symbolique qui lui permet d'exercer son métier. A partir de la mise en chantier de *Wallenstein*, l'écriture dramatique sera définitivement au cœur de ses intérêts. Mais les *Heures* et l'*Almanach des Muses* n'en éclairent pas moins la situation des classiques weimariens, révélant leur relatif isolement, les résistances qu'ils

rencontrent, leurs luttes et leurs déceptions: un constat qui, loin des légendes, nous fait toucher du doigt la réalité concrète de la vie littéraire allemande de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Raymond HEITZ  
Université Paul Verlaine  
Metz  
Centre d'Etudes Germaniques  
Interculturelles de Lorraine

Roland KREBS  
Université de Paris-Sorbonne  
Paris IV  
Identités, Relations Internationales  
et Civilisations d'Europe